

L'OUED EL-KEBIR ET COLLO.

Constantine, janvier 1859.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,

Dans le courant du mois d'août dernier, j'appris que vous faisiez une tournée d'exploration dans la petite Kabilie; vous étiez, — m'assurait-on, — chez les Beni Toufout (1). Envoyé, vers la même époque, pour affaire de service, dans la vallée de l'Oued el-kebir, j'eus un instant l'espoir de vous y rencontrer et de vous signaler les traces de l'occupation romaine, que j'avais découvertes dans les massifs montagneux de cette partie de la Kabilie.

Pendant l'expédition qui vient d'avoir lieu, je me suis attaché à examiner avec soin tous les vestiges antiques que j'avais précédemment reconnus. Mes recherches n'ont pas complètement répondu à mon attente; car je n'ai trouvé aucun monument épigraphique qui pût me fixer sur les noms et l'importance de ces ruines. Cependant, je me félicite de pouvoir vous donner sur elles des indications telles, qu'il vous sera facile de les retrouver à votre prochaine tournée, et de restituer peut-être à l'histoire quelques documents précieux, encore enfouis sous la terre.

Je vais énumérer ces ruines d'après leur ordre d'inscription sur mon carnet, c'est-à-dire d'après l'itinéraire de notre colonne; celle-ci est allée de Constantine chez les Oulad Aïdoun, en suivant la route directe qui mène dans cette tribu; puis, de là, à Collo (1).

(1) M. Berbrugger explorait alors les ruines de *Tucca*, à l'embouchure de l'Oued el-Kebir (Bas-Remel), et les autres restes antiques qui se trouvent aux environs, dans cette même vallée. — (N. de la rédaction.)

(1) Cette route, considérée à vol d'oiseau, représente une ligne brisée : la première partie s'arrête à *El-Milia*, rive gauche de l'Oued el-Kebir, à

1° *El-Hari*. — Près du Drâ Beni Ouelguet, chez les Mouïa, à 20 kilomètres environ, au N.-N.-O. de Constantine : tour ronde en pierre de taille, passablement conservée ; trois inscriptions, dont deux seront bientôt complètement frustes.

Les inscriptions et le croquis de cette tour, connue sous le nom de « *Monument des LOLLIVS*, » ont été publiés par la Commission scientifique, Pl. 49 (Boissonnet et Delamarre), ainsi que par la Société archéologique de Constantine. — *Annuaire* de 1853, Pl. XVIII.

2° Rive droite de l'Oued Smendou, en suivant toujours le sentier kabyle, — ruines éparses sur le mamelon, à 2 kilomètres de la rivière.

3° *Fedj Charrazou*, dans la tribu des Mouïa, — ruines d'un poste établi sur un passage difficile et rocailleux.

4° Plateau de *El-Mâ el-Abiod*, sous le Kaf el-Araïs, — ruines d'un vaste établissement militaire, qui commande le col de *Fedj-Semâ*; — pierres tumulaires, dont les caractères ont disparu par l'action séculaire de la pluie ou de la neige qui, en hiver, recouvrent cette crête.

Je n'ai pu déchiffrer que ces mots sur l'une d'elles (2) :

.....
.....
.... INVS
... VAXII
HSE

5° *Bou Ahmed*, chez les *Beni Tlilen*. — Pierres taillées.

6° Entre *Raf R'orab* et le col de *Bou Cherf*, au pied des forêts qui couvrent les pentes orientales du *Djebel Beni Mehenda* (Achache), — ruines d'une grande construction carrée, en pierres de taille.

66 kilomètres au N. N.-O. de Constantine; la deuxième part de ce point d'inflexion pour arriver à *Collo*, par une direction E. N.-E., et avec 50 kilomètres, détours compris. — (*N. de la R.*)

(2) Pierre en forme d'autel. On voit, par ce qui reste de l'építaphe, qu'il s'agit d'un enfant mort à l'âge de 12 ans.

Les abréviations H. S. E., représentent la formule bien connue *Hic situs est*, il gît ici. — (*N. de la rédaction.*)

7° *En-Naïm*. — Quelques pierres éparses sur le plateau de ce nom.

8° *El-Medina*, sur la rive gauche de l'Oued el-Kebir (Remel), à trois kilomètres environ en aval du village de *Bou Tema* (Beni Aïdoun), — nombre considérable de pierres de taille et d'ouvrages en maçonnerie couvrant une vaste étendue, d'où on peut inférer que là existait jadis un grand établissement, une ville peut-être.

L'importance de ces ruines, leur position topographique et la richesse du pays qui les environne, me font pencher pour cette dernière supposition. Espérons que des fouilles, exécutées avec intelligence, corroboreront mon hypothèse et révéleront l'existence de quelque station romaine, dont le nom nous est encore inconnu (1). *El-Medina* est assise sur un mamelon couvert d'arbustes, au pied duquel l'Oued el-Kebir arrose la fertile vallée d'*El-Milia*, dont la superficie est d'environ 5,000 hectares. — Elle est labourée partout où la terre est cultivable, délimitée parcelle par parcelle et possédée au titre individuel. — Autour d'elle, s'étagent des contreforts remplis d'oliviers ; et, enfin, au dernier plan, se détachent majestueusement plusieurs rideaux de montagnes couvertes de vastes forêts de chênes-lièges.

Ce pays atteindra un très-haut degré de prospérité, lorsque les Kabiles renonceront à leur routinière et insouciante méthode d'incendier les forêts, pour augmenter les cultures et les terres de parcours.

Un grand pas reste à faire pour réaliser cette espérance : c'est de développer dans ces montagnes, par la persuasion, notre commerce et notre industrie. Je n'ajoute pas : *et notre colonisation*, car il n'y a rien à coloniser, tout étant fait sous ce rapport ; mais il reste à développer de bons germes et à perfectionner les résultats déjà obtenus, ce qui est la tâche de l'industrie.

Plusieurs routes relient la vallée d'*El-Milia* à Constantine : l'une d'elles, celle suivie par notre colonne, aboutit, sur la rive droite de l'Oued el-Kebir, à *Dar-Zaouche*, c'est-à-dire à notre

(1) J'enverrai, par la prochaine occasion, deux médailles, trouvées par des Kabiles aux environs d'*El-Medina*.

maison de commandement dite d'*El-Milā*, actuellement en construction. Un autre sentier, sur la rive gauche, en passant au Fedj beni Yahya, qui domine le *Hammam* des Beni Aroun. Au Fedj beni Yahya, on rencontre les vestiges d'un poste romain très-important. Les murailles sont en maçonnerie et ont près d'un mètre d'épaisseur ; le sol est sillonné en tous sens par des pans de murs renversés et des restes de fondations cachées sous le feuillage ou les racines d'une riche végétation ; par là passait peut-être la voie antique de Mila (Mileum) à El-Medina.

On m'a assuré qu'à l'embouchure de l'Oued el-Kebir, près d'une petite crique formée par la plage, existaient de nombreuses ruines romaines.

En outre, M. Lacroix, concessionnaire de chênes-lièges, m'affirme aussi avoir vu les restes d'une grande ville, dans les forêts des Beni-Aïcha.

C'est au milieu même des montagnes parcourues par notre colonne, qu'eut lieu la désastreuse expédition du bey de Constantine, Osman. Je crois ne pas trop m'écarter de mon sujet en transcrivant ici quelques notes destinées à jeter un peu de clarté sur un épisode raconté trop succinctement par Si Salah el-Anteri, auteur d'un *Essai sur l'histoire de Constantine* (1).

J'espère établir ces faits, sans qu'il reste de doute, en m'appuyant sur le récit de témoins oculaires et en invoquant également les traditions locales. Je serai aussi bref que possible, tout en entrant dans quelques détails inévitables (2).

Osman Bey venait d'Alger, où il avait porté son tribut triennal (*denouche*), lorsqu'arrivé à Msila, il apprit l'investissement de Constantine par une nuée de Kabiles du Zouar'a, de l'Oued el-Kebir et de l'Oued Zôhr, à la tête desquels marchait un chérif marocain du nom de Si Mohammed ben Abd-Allah el-Boudali (3).

Le kaïd ed-Dar, *ben el-Abiod*, qui commandait Constantine

(1) *Essai sur l'histoire de Constantine*. — 1846.

(2) Sous le titre de *Un Chérif kabile en 1804*, M. Berbrugger a publié dans l'*Akhbar* du 3 mai 1853, un récit de la révolte à laquelle appartient la catastrophe que notre correspondant va raconter. Nous reproduisons plus loin l'article de M. Berbrugger. — (*N. de la rédaction.*)

(3) Cette armée était aussi nombreuse que les sauterelles, dit Si Salah. — El-Boudali avait, disait-on, le don de convertir la terre en poudre ; les Kabiles le suivaient, alléchés par la promesse de piller Constantine.

en l'absence du bey, parvint à repousser plusieurs assauts des assaillants, campés sur le Koudiat-Ati. Tout-à-coup, cette armée s'ébranle et fuit à la débandade pour regagner la montagne : on vient d'annoncer l'approche du bey qui accourt à marches forcées. Le bey, par une tactique toute naturelle, avait pris la route de Mila afin de couper la retraite aux Kabiles ; sa cavalerie lancée au galop en atteint en effet une bonne partie près de *bou Koceïba*, sur l'*oued Koton*, et en fait un carnage épouvantable ; la panique des montagnards fut telle que pendant un mois ils n'osèrent pas descendre dans la plaine pour relever les cadavres de leurs frères.

Osman fit aussitôt d'immenses préparatifs pour aller châtier les Kabiles et surtout pour traquer l'audacieux chérif jusque dans son dernier repaire. La colonne se mit en marche vers le mois d'août 1219 (1804) ; elle se composait d'environ 4,000 soldats turcs et asker zouaoua ou fantassins indigènes, 4 pièces de canon et 3,500 cavaliers des Drid, Telar'ma, Abd en-Nour, Zemoul, oulad Anan, Rir'a de Sétif, etc. Elle bivouaqua le premier jour à el-Acenab (Mouïa), le deuxième, à el-R'ezala, le troisième chez les Achache, le quatrième à el-Milia, vallée de l'*oued el-Kebir*. De ce camp d'el-Milia, on rayonna aux environs et l'on brûla plusieurs villages aux oulad Aïdoun. Ceux-ci, et avec eux les Achache, beni Kaïd, beni Khettab et Mechat, firent bientôt leur soumission.

Un marabout Kabile des *beni Sbiah* nommé *ben Bar'eriche*, vient annoncer au bey que le chérif s'est retiré chez les *beni Fergan*, où le retient une grave blessure reçue devant Constantine, — il propose de servir de guide aux troupes qui iront l'enlever. L'agha ed-Daira et bon nombre d'asker et de cavaliers partent en effet pour cette expédition, traversent les Mechat et arrivent au *Kheneg Aliou*. Ils apprennent là que les oulad Attia sont venus visiter le derkaoui et l'ont ensuite transporté chez eux pour le soustraire à la colère du bey. D'après le témoignage d'anciens serviteurs d'Osman Bey, ben Bar'eriche aurait fait tomber dans un guet-à-pens la troupe à laquelle il servait de guide, car à peine arrivée au Kheneg elle fut enveloppée par un ennemi nombreux et souvent invisible qui tirait à coups sûrs en choisissant ses victimes. Ben Bar'eriche, du reste, fut tué l'un des premiers, trouvant ainsi le chatiment sur le théâtre même de sa trahison.

Les montagnards, qui, naturellement, cherchent à se disculper de cet acte de félonie, racontent les faits de la manière suivante :

Les turcs rencontrèrent au Kheneg Aliou une femme kabile à laquelle ils tranchèrent la tête ; une conduite aussi barbare exaspéra des gens dont les intentions étaient, jusque-là, pacifiques. Les Ouled Attia présents à cette scène, manifestèrent aussitôt leur indignation, en faisant sur les turcs une décharge de leurs armes. — Dès lors, la poudre parla de tous côtés et l'aga de la Daïra se vit forcé de battre en retraite. A Tarémar, chez les beni Meslem, de nombreux contingents accourent de toutes les directions pour venger le meurtre de la femme kabile, l'entourent et le réduisent à ne pouvoir ni avancer ni reculer. Ce siège en rase campagne dure quatre jours, pendant lesquels les turcs sont décimés. Enfin, deux hommes des *Drid* se travestissent, parviennent, pendant la nuit, à passer à travers ce réseau d'assaillants, et vont informer le Bey de la fâcheuse situation dans laquelle se trouve l'aga de la daïra.

Osman part aussitôt d'el-Milia, mais en commettant la faute de n'emmener qu'une partie de ses forces, et de laisser le reste au camp, imprudence qui lui coûta cher. — Il arrive chez les beni Habibi, et disperse à coups de canon les rassemblements kabiles qui entourent l'aga.

Le petit nombre des survivants put alors opérer son mouvement de retraite et faire jonction avec l'armée de secours.

A bou Harous, chez les beni Meslem, le Bey est harcelé sans interruption par une vive fusillade, et arrêté par de nouveaux contingents bien plus nombreux que les premiers : ce sont les beni Aïdoun, Achache, Mechat et autres, qui font défection et accourent au bruit de la poudre.

Un seul passage reste libre, c'est celui de bou R'eddar, où existe un vaste et profond marais. Les Turcs ont le malheur de s'y engager : cavaliers et fantassins glissent, tombent ou s'enfoncent dans la vase, impuissants contre les charges furieuses d'un ennemi acharné. Le marais est bientôt couvert de cadavres.

Le cheval du Bey roule dans le borbier, frappé d'une balle au poitrail : les kabiles se ruent aussitôt sur ce chef ; lui font subir le sort de la femme décapitée, et emportent sa tête comme trophée de leur victoire.

La situation de la colonne était déjà des plus critiques, mais

la mort de son chef mit le comble à la déroute : cavaliers ou asker fuyaient dans toutes les directions, jetant leurs armes pour s'alléger. Les hommes laissés à el-Milia, attaqués de leur côté, abandonnent le camp. Les Kabiles ramassèrent les dépouilles des vaincus ; l'artillerie, les tentes, les armes et tous les bagages de la colonne restèrent entre leurs mains. Quelques soldats du Bey échappés à la mort, furent dépouillés, abandonnés dans ces montagnes ou rançonnés plus tard. Le corps d'Osman resta pendant cinq jours dans le marais ; le sixième jour, les gens d'*El-Araba* (Oulad Aouat) vinrent le prendre et l'ensevelirent. Sur son tombeau, fut élevée une petite Djama (mosquée). Lorsque en 1853, nos colonnes pénétrèrent dans le pays des Oulad Aouat, le tombeau d'Osman Bey subit le sort des maisons kabiles qui l'entouraient : il devint la proie des flammes ; aucune trace n'en existe plus (1). Au commencement de décembre, nous quittions le camp d'El-Milia pour nous rendre à Collo et de là rentrer à Constantine. Pendant ce voyage, nous avons constamment parcouru des voies de communication admirables, ouvertes par les indigènes, sous la direction du commandant supérieur de Philippeville. Les territoires des beni Toufout, des Oulad Attia, des beni Mechenna, en un mot tout le pâté montagneux qui avoisine Collo, est sillonné de routes stratégiques qui ne demandent que quelques travaux pour être rendues carrossables. Elles peuvent rivaliser avec celles ouvertes également par les Kabiles dans le cercle de Bougie.

Sur la crête des beni Toufout, avant de descendre la rampe qui mène à l'Oued Zadra, nous avons admiré les ruines d'un poste romain, de forme carrée, flanqué de bastions. Il est construit en blocs de granit.

Notre séjour à Collo n'a pas été de longue durée, il m'a donc été impossible d'étudier les antiquités qu'on y remarque.

Non loin de notre petit campement, j'ai vu une inscription tumulaire arabe qui a fortement attiré mon attention ; en voici la copie :

(1) S. bou Renan ben Az ed-din, kaïd de l'Oued el-Kébir, et plusieurs Cheikhs de cette contrée m'ont fourni une partie des renseignements qui précèdent, pendant mon séjour à El-Milia. — Je tiens le reste de notices arabes et de récits de vieux Constantiniens.

هاذا قبر المرحوم المنغمس في رحمة الحيى الفيوم شارفان
ابراهيم باشا رحمه الله ورحم المسلمين توفيا في ربيع الاول
ع 1123 م (1)

لا اله الا الله محمد الله هذا قبر الشاب المرحوم بكرم الله (2)

Si Mohammed ben Ali ben Si Hassan, cadi de Collo, dont la maison touche presque au tombeau de Charkan Ibrahim Pacha m'a donné les renseignements suivants :

« Nous savons par tradition qu'en 1123, ce Pacha se rendant de Constantinople à Alger, fut obligé, par le mauvais temps, de venir relâcher à Collo. — Il séjourna dans cette ville, pendant quelque temps, puis y mourut avant d'avoir pu rejoindre son poste. »

Le même cadi m'a assuré que la mosquée de Collo a été construite en 1170 (1756-57) par Ahmed bey, (grand père de el-Hadj Ahmed dernier Bey de Constantine), pour exprimer sa reconnaissance aux Colliotes, dont il était l'agha avant de gouverner la province (3).

Attenant à la mosquée et presque sous le minaret, existe une petite construction dont la porte fait face à la mer — sur l'imposte de cette porte est encadrée une pierre où j'ai lu ce mot :

NEPTVNO

L'ouvrier, qui assurément ne comprenait rien à ces caractères, a placé l'inscription à l'envers.

L. FÉRAUD,

Interprète de l'armée.

(1) Dalle en marbre blanc — hauteur 0,45 c. — inscription gravée en relief.

(2) Turban et fût également en marbre blanc. Sur deux côtés sont gravés en relief des œillets. — Une main moins habile a tracé la légende dont je donne la copie. — Le mot رسول manque. — Ces deux pierres sont plantées en terre, l'une à la tête, l'autre aux pieds, sans aucun vestige de maçonnerie pour les relier, d'autres tombes bien modestes sont autour.

(3) Ahmed bey surnommé el-Kolli fut élu bey de Constantine en 1170 (1756-57).

OBSERVATIONS SUR LA COMMUNICATION PRÉCÉDENTE.

Les intéressantes notions archéologiques recueillies par M. L. Féraud, pendant la dernière expédition au nord de Constantine, ajoutent quelques nouveaux faits à ceux que l'on connaissait déjà sur cette contrée, peu explorée, d'ailleurs. Mais l'épithaphe arabe qu'il a copiée à Collo est surtout importante pour l'histoire de la domination turque dans ce pays.

Cette épithaphe est ainsi conçue :

« Ceci est le tombeau de celui à qui l'on souhaite d'obtenir
» la clémence divine et d'être plongé dans la miséricorde de
» Dieu ; (le tombeau) de Charkan Ibrahim Pacha. Que Dieu lui
» soit clément, ainsi qu'à tous les musulmans. Il est mort en
» Rebi 1^{er} de l'année 1123. »

Sur la stèle principale, celle qui se plaçait à la tête du défunt, et où la profession de foi musulmane devait être gravée, on lit :

« Il n'y a de dieu que Dieu et Mahomet (est son prophète).
» Ceci est le tombeau du jeune homme à qui l'on souhaite la
» clémence divine..... »

Cette dernière épigraphie est surmontée d'un turban, qui ressemble plus à la coiffure des savants qu'à celle des Pachas. Si l'on rapproche de cette circonstance la présence d'une deuxième épithaphe, chose tout-à-fait insolite sur les sépultures musulmanes, on sera amené à conclure que les deux stèles n'appartenaient pas originairement au même tombeau.

Occupons-nous du seul qui présente un intérêt historique.

La date hégirienne 1123, mentionnée sur l'épithaphe d'Ibrahim Pacha, présente cette particularité, que les deux derniers chiffres ont la même forme que les nôtres. Cette année 1123, a commencé le 18 février 1711, le jour initial du mois de Rebi se trouve être le 18 avril, époque de l'année où finissent les mauvais temps. Il y a accord, à cet égard, avec la tradition, qui dit que la tempête avait obligé le Pacha de relâcher à Collo, où il ne tarda guère à mourir.

Aucune chronique indigène ne nomme ce Pacha, et les documents européens sont également muets sur son compte. Il mérite pourtant d'arrêter un instant l'attention de l'annaliste,

car il fut, très-probablement, le dernier Pacha que Constantinople ait envoyé ici.

En effet, on trouve, en 1708, que le Dey Mohammed ben Bakdache sollicitait pour son gendre, Baba Hassan, l'heureux et habile capteur d'Oran, le caftan de Pacha. Le Grand Seigneur s'y refusa et envoya un autre titulaire. Le Dey, furieux, réduisit de moitié les émoluments du nouveau Pacha, lui déclarant que, s'il n'était pas satisfait, il était libre de reprendre la route du Levant.

Mais, en 1710, le Sultan Ahmed III résolut de ne plus envoyer de Pachas à Alger. Le Dey ajouta désormais ce titre au sien, et ce fut la dernière et bien faible trace de vassalité qui rappelât que la Régence d'Alger était un des pachaliks de l'empire Ottoman. C'est, du moins, ce que M. Sander Ranc annonce dans son *Précis de l'histoire d'Alger*; mais l'inscription recueillie par M. L. Féraud, et la tradition qui la commente, prouvent qu'il faut reporter ce changement, au moins à l'année suivante.

A. B.
